

Introduction à la géohistoire

Collection Coursus : géographie

- BAUDELLE Guy, *Géographie du peuplement*, 2022, 4^e édition.
- BÉGUIN Michèle et PUMAIN Denise, *La représentation des données géographiques*, 2023, 4^e édition.
- BLANCHARD Sophie, ESTEBANEZ Jean et RIPOLI Fabrice, *Géographie sociale*, 2021.
- BOULAY Guilhem et GRANDCLÉMENT Antoine, *Introduction à la géographie économique*, 2019.
- CIATTONI Annette et VEYRET Yvette (dir.), *Les fondamentaux de la géographie*, 2018, 4^e édition.
- DAVID Olivier, *La population mondiale*, 2020, 4^e édition.
- DI MÉO Guy, *Introduction à la géographie sociale*, 2014.
- GIBAND David, DELAGE Aurélie, MARY Kevin et NAFAA Nora, *Géographie de l'éducation*, 2023.
- GÆURY David et SIERRA Philippe, *Introduction à l'analyse des territoires*, 2016.
- GUINARD Pauline, *Géographies culturelles*, 2019.
- HUMAIN-LAMOURE Anne-Lise et LAPORTE Antoine, *Introduction à la géographie urbaine*, 2022, 2^e édition.
- PUMAIN Denise et SAINT-JULIEN Thérèse, *Analyse spatiale. Les interactions*, 2010, 2^e édition.
- PUMAIN Denise et SAINT-JULIEN Thérèse, *Analyse spatiale. Les localisations*, 2010, 2^e édition.
- REGHEZZA-ZITT Magali, *La France dans ses territoires*, 2017, 2^e édition.
- TIANO Camille et LOÏZZO Clara, *Le commentaire de carte topographique*, 2022, 2^e édition.
- TIANO Camille et LOÏZZO Clara, *Croquis et schémas de géographie*, 2021.
- VEYRET Yvette et CIATTONI Annette, *Géo-environnement*, 2011, 3^e édition.
- ZANIN Christine et LAMBERT Nicolas, *Manuel de cartographie*, 2016.

CHRISTIAN GRATALOU

Introduction à la géohistoire

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : © Shutterstock

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70% de nos livres en France et 25% en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2015

© Armand Colin, 2023 pour cette nouvelle présentation
Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur,
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63637-1

Sommaire

Introduction générale	9
-----------------------	---

PARTIE 1

INTERACTIONS : TERRITOIRE, MILIEU, ESPACE	15
--	-----------

1 Territoire : les sociétés entre deux distances et entre deux rythmes	19
---	-----------

1. L'extrême diversité des sociétés	20
2. Première explication de la diversification historique : la mobilité de l'espèce humaine (Distance 1)	24
3. Seconde explication de la diversification historique : la nécessaire proximité (Distance 2)	27
4. Contradiction entre diffusion et nécessité de proximité : la fabrique des territoires	29
5. Deux temporalités, deux distances : un écoumène	32

2 Milieu : l'impossible déterminisme environnemental	33
---	-----------

1. La barrière et l'axe	34
1.1. La mer sépare et relie	34
1.2. Le désert, comme la mer	39
1.3. La montagne : rarement une barrière	42
1.4. Les cours d'eau, frontières marginales ; les vallées, vrais axes	43
1.5. La forêt, vrai rempart mais effaçable	44
2. Milieu et territoire	45
2.1. Diversité des dotations	45
2.2. Terre, terrain, territoire	48
2.3. La question zonale	52
3. Conclusion : écoumène et système-terre	54

3 Espace : l'horizon du temps social	55
1. Des systèmes spatiaux historiques	56
1.1. Arrêts sur image	56
1.2. Analyse spatiale et historité	59
2. Espace et milieu	61
3. Espace et territoire : des historités différentielles	67

PARTIE 2

ÉCHELLES : SITUATIONS, MOMENTS

4 Le jeu des positions relatives	75
1. La distance a une histoire	75
1.1. La complexification des moyens de communication	75
1.2. Au-delà de l'horizon : les connaissances géographiques	78
2. Le puzzle et le réseau	80
2.1. Plus loin que loin	80
2.2. Le syndrome de Bolivar	85
3. Le couple centre/périphérie	88
3.1. Les auréoles du temps	88
3.2. Distance et contradiction : le modèle centre/périphérie <i>stricto sensu</i>	90

5 L'usage inégal de la terre	93
1. Le front pionnier, accès aux ressources par diffusion	94
1.1. Brûlis et front pionnier	94
1.2. Création de la périphérie dominée	97
1.3. Inversion de densité	101
2. La terre à l'échelle du monde : l'exploitation des différences zonales	102
2.1. Genèse des périphéries tropicales	102
2.2. La péjoration de la zone intertropicale : un moment historique	104
3. Sociétés à racines et sociétés à pattes : l'invention du nomade	105
3.1. L'animal <i>versus</i> le végétal	105

3.2. La spécialisation caravanière, une spécificité des échanges de l'ancien monde	108
6 Un écoumène frappé d'immanences	113
1. Échelle(s) : du BI au Multiscalaire	114
2. Un cas trop particulier : l'État-nation monoscalaire	117
2.1. Espace choroplète et quasi-éternité	117
2.2. La forme la plus pure du biscaire	120
2.3. Un type idéal jamais réalisé	121
3. Deux formes opposées de régimes scalaires : l'empire et le monde polycentrique	123
3.1. L'empire et le polyterritoire	124
3.2. Géographie des échelles (dans l'ancien monde)	129
3.3. Brève géohistoire de l'échelle urbaine	132
 PARTIE 3	
PRINCIPES GÉOHISTORIQUES	139
 7 La possibilité de scénarios	143
1. Tentation et risque du modèle	144
2. Assumer ses domaines de validité	146
3. Un exemple de question comparative : où est le chef-lieu ?	150
4. Un exemple de principe géohistorique : constantinople	157
 8 Des situations historiques récurrentes	160
1. Des histoires opposées parce que connectées	162
2. Géographie de l'événementiel	163
3. L'angle protégé	167
4. Basculement des centralités et des périphéries	170
5. Valse de la terre et de la mer	172

9 Échelle et identités	178
1. Territoires intra-sociaux et espace inter-social	179
2. Logiques spatiales et résistance territoriale	181
3. Des « romans territoriaux » négateurs des niveaux plus vastes	184
4. Des pensées encadrées par des visions du monde situées	186
Conclusion générale	191
Glossaire	195
Liste des figures	201
Bibliographie	203

Introduction générale

En France, et dans très peu d'autres pays comme le Japon, l'histoire et la géographie forment à l'école un couple. Pour qui a fait ses études dans le système scolaire français, cette association passe pour une évidence et la surprise est souvent grande de s'apercevoir qu'il n'en va pas partout de même. Le rôle central du territoire dans la reproduction de l'identité française explique cette association. En retour, celle-ci n'est pas sans effets épistémologiques sur les deux champs scientifiques que sont l'histoire et la géographie. On pourrait rapidement penser qu'en France, plus que dans d'autres pays, la fécondation réciproque entre les deux disciplines universitaires est logiquement plus riche et diversifiée. Ce n'est pas si simple.

Lorsque, au début de la III^e République, se sont cristallisées les disciplines scolaires, la géographie a été rattachée à l'histoire, ce choix n'a pas fait outre mesure débat. Il existait bien une tradition considérant la géographie comme « l'œil de l'histoire » et l'instituant comme l'une de ses principales sciences annexes. Situer les événements historiques, les batailles en particulier, connaître les configurations géopolitiques anciennes, ne seraient-ce que celles de l'Empire romain, était la fonction d'une géographie historique qui était la seule participation de la géographie à la formation des jeunes Français. La seule chaire de géographie qui existait à la Sorbonne, jusqu'en 1898, était celle de géographie historique.

La mise en place d'un enseignement géographique à l'école, élémentaire comme secondaire, donc la nécessité d'initier les instituteurs et celle de donner aux professeurs d'histoire-géographie une double formation, provoquent, à la fin du XIX^e siècle, l'émergence d'une discipline universitaire géographique qu'ont dû fréquenter tous les étudiants en histoire. Ce fut le cadre social de « l'École française de géographie » dont la figure

tutélaire a été Paul Vidal de la Blache. Historien de formation, il contribua fortement à l'induration du couple histoire-géographie en France. L'enseignement qu'il prodigua à l'École normale supérieure marqua non seulement nombre des futurs grands géographes français de la première moitié du xx^e siècle, mais aussi d'importants historiens.

Rien d'étonnant que l'influence de la géographie vidalienne ait été forte dans les recompositions du champ historiographique des années 1920. L'école des *Annales* doit beaucoup à la géographie vidalienne. De fait, l'influence de la géographie est nettement perceptible chez Lucien Febvre et, plus encore, Marc Bloch. Mais c'est surtout la deuxième génération des *Annales* qui déploie largement une science historique toute imprégnée de géographie. Le rôle central est alors tenu par Fernand Braudel : c'est lui qui invente l'expression de *géohistoire*^{*1}, pour désigner cette démarche historique qui donne la première place à la contextualisation géographique, démarche qu'il déploie dans *La Méditerranée à l'époque de Philippe II* (1949).

Pourtant, la fécondation croisée n'a pas été si riche qu'on pourrait le croire. L'institutionnalisation scolaire du couple est même à l'origine de la marginalisation de la géographie historique en France. Alors qu'elle avait été la seule forme universitaire de la géographie jusqu'à la fin du xix^e siècle, elle disparaît rapidement devant la montée en puissance de l'école vidalienne. Les *Annales de géographie*, la revue fondée par Vidal en 1891, comportaient encore près de 50 % d'articles de géographie historique lors de leurs dix premières années d'existence. Ensuite, ils disparaissent et ce sont les textes de géomorphologie qui se taillent la part du lion. En effet, la géographie fait figure de nouvelle venue dans le paysage universitaire de la III^e République, donc d'une discipline en quête de légitimité. Le choix de l'association avec l'histoire la situe dans les facultés des Lettres. Paradoxe qui n'est qu'apparent, c'est en mettant l'accent sur la géographie physique que la discipline a pu manifester son sérieux. En même temps, la proximité avec l'histoire aboutissait à un partage de territoire assez simple : à l'une le passé, donc à l'autre le présent. En revanche, dans d'autres organisations nationales du champ des sciences sociales où le métier de professeur d'« histoire-géo » n'existe

1. Les expressions suivies d'un astérisque sont définies dans le glossaire. L'astérisque n'est mis que lors de la première apparition de l'expression dans le texte.

pas, la géographie historique a beaucoup mieux prospéré au xx^e siècle, c'est particulièrement le cas au Royaume-Uni.

Réciproquement, l'influence géographique sur l'historiographie française restait surtout cantonnée au cadre naturel, à ce qu'il est convenu d'appeler dans le langage courant, les « conditions géographiques ». L'ouvrage de Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine* (1922), reconnaissait l'importance de son apport tout en lui assignant ce rôle essentiellement auxiliaire. On ne s'éloigne pas tant que cela du traditionnel « tableau géographique », préambule au récit historique. L'ouvrage le plus marquant de Vidal est d'ailleurs le *Tableau de la géographie de la France* (1903), volume d'ouverture de la grande histoire de France dirigée par Ernest Lavisse.

Par ailleurs, des décalages chronologiques se creusaient entre les problématiques. Les historiens maîtrisaient la géographie de l'époque de leur formation, pas celle contemporaine de leurs recherches : désynchronisations assez courantes entre champs intellectuels autonomes, mais qui devint dans la seconde moitié du xx^e siècle un facteur de malentendus et le reste largement. Le décalage est particulièrement visible chez Braudel, du fait de la durée de son œuvre. En théorisant le plan de sa thèse (1949) sous la forme de la triple temporalité (1958), il assigne le premier niveau temporel, celui du temps le plus long, quasi immobile pourra-t-on dire, à la géographie. L'économie occupe le second niveau, celui du temps moyen, tandis que le temps court, l'événementiel, reste le domaine du politique. Braudel est ainsi fidèle à Vidal dont la dernière phrase du *Tableau géographique de la France* (1903) manifeste clairement que le géographe ne s'intéresse pas à l'écume du social :

« Des révolutions économiques comme celles qui se déroulent de nos jours, impriment une agitation extraordinaire à l'âme humaine [...]. Mais ce trouble ne doit pas nous dérober le fond des choses. Lorsqu'un coup de vent a brusquement agité la surface d'une eau très claire, tout vacille et se mêle; mais, au bout d'un moment, l'image du fond se dessine de nouveau. L'étude attentive de ce qui est fixe et permanent dans les conditions géographiques de la France, doit être ou devenir plus que jamais notre guide. »

Mais l'influence braudélienne sur les sciences sociales a surtout été grande dans les années 1960-1980. Or c'est à ce moment, en tout cas en France, que la géographie connut une profonde mutation. En rupture

avec la tradition dite, après-coup, classique, s'effacent non sans résistance la prééminence de la géomorphologie, la mise en valeur du travail de terrain où le rural était survalorisé, le refus revendiqué de toute théorisation, au profit d'une mise en avant de la modélisation, de la réflexion systémique, d'un effort théorisé d'insertion dans le champ des sciences sociales. Rares ont été les historiens qui se sont appropriés les outils de la Nouvelle Géographie. Le cas de Bernard Lepetit, le personnage central de la quatrième génération des *Annales* (après celle des pères fondateurs, celle de Braudel et celle de la Nouvelle Histoire), la génération du tournant critique des années 1980, reste exceptionnel. Lepetit, trop tôt décédé en 1996, avait travaillé sur le réseau urbain français avec les outils de la modélisation géographique [1984, 1988].

La divergence des chemins historiographiques et géographiques se traduit en particulier par une opposition d'échelle. La géographie dite générale a depuis longtemps l'habitude d'analyser des configurations au niveau mondial et le planisphère, sous ses différentes variantes, est une figure familière des ouvrages de géographie. Dès le début des années 1980, les géographes ont pris au sérieux l'étude de l'espace mondial global, le système-Monde* selon l'expression qu'Oliver Dollfus a reprise à Immanuel Wallerstein. En revanche, si l'histoire à l'époque de Braudel et Chaunu n'avait pas peur des vastes fresques, au moins sous la plume de quelques historiens, courant sur des siècles et étreignant continents et océans, de tels niveaux scalaires ont largement disparu à partir des années 1980 au profit du micro. Aujourd'hui, c'est d'ailleurs très net si l'on compare les questions d'histoire et celles de géographie des concours de recrutement des enseignants : alors que « l'Afrique », « l'Europe » ou « la mondialisation » sont, sans plus de restriction, des points de programme de géographie, celles d'histoire dépassent rarement un ou deux millions de km².

Finalement, s'il n'y a pas eu de divorce institutionnel entre histoire et géographie, c'est largement parce que la discipline scolaire existe dans sa logique propre. En revanche, dans l'enseignement supérieur et la recherche, les liens se sont beaucoup relâchés, l'histoire regardant plutôt du côté de l'anthropologie et la géographie du côté de l'économie ou de la sociologie. De ce fait, la formation géographique des historiens peut devenir lacunaire et une approche géographique pour la démarche historique devient nécessaire.

Et pourtant, alors que ce contexte pourrait sembler condamner tout développement de la géohistoire, la démarche ne cesse de prendre de

l'importance depuis une vingtaine d'années. Peut en témoigner l'usage de plus en plus fréquent du mot même de géohistoire, que ce soit dans des titres d'ouvrages, des mots-clés d'articles ou des programmes scolaires. Le croisement des perspectives temporelles et spatiales est, en effet, devenu un besoin social depuis une trentaine d'années. Cela témoigne d'un changement à la fois du fonctionnement du Monde et du regard que nous portons sur lui, ce que nous exprimons par l'expression de mondialisation. On ne peut plus ignorer les autres histoires que celle du seul Occident. On ne peut plus considérer les sociétés* qui n'ont pas eu la même trajectoire historique comme « moins avancées » ou « en voie de développement », c'est-à-dire situées dans un même modèle évolutionniste.

C'est justement parce qu'aujourd'hui les interactions entre sociétés sont devenues si évidentes que les altérités, les différences d'héritages, les traits « de civilisation », sautent aux yeux. Or, ce n'est pas si récent que nous soyons dans un même monde. Bien avant les traites transatlantiques, les routes de la Soie ou des Épices, les caravanes transsahariennes, les navigations polynésiennes, ont à la fois dispersé les hommes et leurs productions, et relié cet archipel de sociétés, mettant donc leurs histoires en interaction. Les divers processus historiques sont difficilement compréhensibles s'ils ne sont pas localisés. Réciproquement, les localisations des sociétés résultent de ces processus historiques. La démarche intellectuelle consistant à mettre en interaction constante l'espace et le temps des sociétés, c'est justement ce qu'on peut appeler géohistoire.

Cependant, si la mondialisation contemporaine incite plutôt à associer la démarche géohistorique avec l'étude de la temporalité du système-Monde, elle ne peut l'y réduire. La géohistoire n'est pas une variante de l'histoire dite globale. Et pour le niveau mondial, comme pour l'ensemble de l'échelle* des sociétés, la contextualisation géographique est nécessaire, certes, mais ne peut en être la seule approche. Au contraire, la question de l'échelle est au cœur de toute réflexion géohistorique. C'est pourquoi la partie centrale de ce manuel a justement « échelle » pour mot clé.

Partie 1

**Interactions :
territoire,
milieu, espace**

On dit souvent que l'histoire s'intéresse aux sociétés dans le *temps*. Cela peut signifier l'étude de sociétés du passé, de configurations sociales révolues, sur lesquelles nous n'avons plus la possibilité d'enquêter directement. C'est mettre l'accent sur les compétences techniques qui permettent de retrouver et de faire parler les traces de ce passé : travail de l'archive, critique des documents, contextualisation des informations... L'histoire des sciences a fait que les fouilles archéologiques, forme sans doute archétypique de l'exhumation des traces du passé, forment un monde à part, mais le mot archéologie pris métaphoriquement a pu signifier plus largement l'historicisation de toute réflexion. La datation est le test fondamental de la démarche, symétrique de la localisation pour le géographe.

Mais le temps n'est pas le passé. Il est, dans la formulation la plus classique, un mode d'existence du réel, l'autre étant l'espace*. En parlant de temporalité des sociétés, on rentre dans la façon dont est tissé le temps social*, articulation de la *reproduction* et du *changement*, simultanément à l'œuvre dans toute société. Nous verrons, dès le premier chapitre, que la reproduction et le territoire ont partie liée, ce qui permet de désigner un être social du même nom à des années, souvent des siècles, parfois des millénaires d'écart. Parler de Chine au II^e millénaire avant notre ère comme au XXI^e siècle, de France au temps de Philippe Auguste comme à celui du général de Gaulle, c'est faire l'hypothèse qu'au-delà des très nombreux changements il y a quelque chose de permanent. Analyser la reproduction des caractères de ces sociétés d'une génération à l'autre, mettre en évidence les mécanismes sociaux qui assurent la reproduction (langue, rapports de parenté, structures politiques, économiques et sociales...) est une composante essentielle de l'étude de la temporalité des sociétés.

Mais ce n'est que la moitié de ce travail. Car, comme on dit souvent fort justement, toute période est de transition. Les langues française ou chinoise contemporaines, les modalités politiques ou les mœurs qu'elles expriment, sont profondément différentes des langages et des formes sociales d'il y a plusieurs siècles, même si les premières procèdent partiellement des secondes. Comprendre l'articulation de la reproduction et du changement au sein d'une société, c'est travailler au cœur de ce qui fabrique le social, c'est analyser précisément son histoire. On emploie souvent le terme d'historicité* pour nommer ce processus temporel qui fait qu'une société est toujours changeante, qu'on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, selon la célèbre formule prêtée à Héraclite, tout en considérant qu'il s'agit bien aussi du même cours d'eau, désigné par le même nom. Mais une confusion peut découler du fait qu'aujourd'hui, la fortune de l'expression « régime d'historicité » désigne la représentation collective du temps social, la manière dont on articule dans la pensée le passé, le présent et l'avenir. Pour éviter de confondre le processus et sa pensée, on utilisera un terme inhabituel, celui d'*historité**, pour désigner cette dialectique de la reproduction et du changement.

Aucune société n'est hors sol. Bien au contraire, la portion de la surface de la Terre qu'occupe chaque groupe social est partie intégrante de son système global. C'est souvent le même mot qui désigne l'étendue terrestre appropriée et la société elle-même : la France, le Brésil, le Sénégal... Cette dimension terrestre du social est ce qu'on entend par territoire*. Les configurations territoriales concrètes sont aussi diverses que peut l'être le social, mais il n'existe pas de société sans territoire. Le rôle existentiel, ontologique presque, de cette dimension territoriale pour chaque société, de sa territorialité, est à la base même de toute réflexion géohistorique (chap. 1).

Le territoire, s'il est une représentation collective identitaire, existe d'abord sous forme matérielle. La portion terrestre appropriée par une société a donc une dimension « naturelle » : sol et sous-sol, relief et climat, flore et faune... Cette nature*, même pour les sociétés à très faible empreinte écologique, celles qu'on nommait naguère primitives, est toujours aménagée. Réciproquement, l'espèce humaine s'insère dans une dynamique écologique, une histoire naturelle, pour employer une vieille expression, qui impose également d'envisager la société sous l'angle naturaliste. Le milieu* a longtemps été l'objet central de l'étude géographique. La vieille expression de « conditions géographiques » désigne justement

cela : les montagnes et les fleuves, les mers et les vents, qui conditionnent la vie et l'histoire des peuples. Ne pas en tenir compte serait absurde. Y réduire la géographie risque tout autant de rendre opaque la dynamique des sociétés (chap. 2).

Toute société est donc située, au sens fort que donne la géographie au mot situation*. De ce fait, son histoire est située spatialement. Comme sa territorialité est datée, placée dans une dynamique plus globale. Une société est un individu collectif qui n'est pas plus isolée que les personnes humaines ne le sont au sein d'un groupe social. Les histoires relèvent donc, comme tout le social, de l'analyse spatiale, avec des effets de proximité, d'interaction spatiale, et d'éloignement, d'autonomisation des processus (chap. 3). Toute société a, pour partie, l'histoire de ses voisins et même, mais de manière plus médiate, des voisins de ses voisins.

Chapitre 1

Territoire : les sociétés entre deux distances et entre deux rythmes

L'humanité est une espèce vivante prématurée et ubiquiste, donc socialement historique et géographique. Ce chapitre s'efforce de justifier cette affirmation. À l'unicité du genre humain s'oppose la très grande variété des formes de sociétés. Cette unité biologique est d'autant plus étonnante que l'espèce est présente partout sur le globe, dans des milieux très différents. L'ubiquité des hommes qui se sont adaptés grâce à des artefacts à la diversité de situations présentes sur la Terre est l'une de leurs particularités.

L'extension de l'écoumène est d'autant plus surprenante que l'espèce humaine peut être qualifiée d'hypersociale : aucune autre espèce vivante n'a développé à un tel degré ce qu'on peut appeler le social. Or cela suppose un très haut degré d'interaction entre les membres d'un groupe ; donc l'éloignement, la distance sont un problème que toutes les sociétés ont eu à gérer. Le rapprochement, compris de bien des manières, des membres d'un groupe, est indispensable pour permettre la vie en société et cela découle d'abord de contraintes biologiques pour la reproduction de l'espèce.

Dans ce champ de contraintes très particulières, que les êtres humains ne sont pas les seuls à connaître, mais qu'ils sont les seuls à éprouver à un tel degré, la gestion de la distance et de la transmission intergénérationnelle, donc du tissage permanent du lien social, génèrent un mode de vie collective bien particulier parmi les êtres vivants sur Terre. En ce sens, on peut affirmer que seule l'humanité peut faire l'objet d'une réflexion géohistorique.

1. L'extrême diversité des sociétés

C'est un fait, il n'y a qu'une seule espèce du genre humain sur Terre. Il y eut bien des variantes du groupe *homo*, mais une seule a survécu et prospéré. L'homme de Florès, qui vivait encore dans l'île indonésienne éponyme il y a 17 000 ans et qui était très différent de nous (taille inférieure à un mètre, capacité crânienne trois fois moindre que la nôtre), a totalement disparu. On fait, on fera encore sans doute des découvertes archéologiques d'autres espèces qui montrent la diversité passée du genre humain. Preuve biologique de l'unité de l'espèce, la totale capacité de reproduction entre deux individus de sexe différents et féconds est une évidence qui s'est imposée depuis longtemps. Ce fut un argument décisif pour prouver le caractère humain des Amérindiens lors de la célèbre Controverse de Valladolid en 1550.

Il faut donc s'étonner de l'extraordinaire variété de formes sociales produite par cette unique humanité. Le musée du Quai Branly en donne un échantillon, qu'on pourrait agrandir à Guimet et... au Louvre, pour en rester aux institutions parisiennes. Variété des mœurs, des structures politiques, des religions, de la vie quotidienne, de la taille des groupes... tout différencie les sociétés les unes des autres à tel point que toutes sont uniques et l'ont été à chaque moment de leurs histoires; variété telle que les notions que l'on vient d'utiliser (politique, religion) sont à relativiser. Aucune autre espèce vivante n'en offre de comparable. Il existe des nuances entre des oiseaux ou des mammifères d'une même espèce, les relations entre les individus peuvent varier, un peu, régionalement, la communication de certains oiseaux par exemple, mais rien à voir avec le kaléidoscope humain. Or cette variété découle du caractère

profondément social des groupes humains, de leur dimension proprement historique.

L'élément clé qui illustre le mieux cette diversité, en même temps qu'il en est un agent actif, est la grande variété des langues (fig. 1.1). Il existe encore aujourd'hui environ 5 000 langues parlées sur Terre, mais beaucoup sont menacées. Il en a existé beaucoup d'autres, mortes maintenant et nous ignorerons sans doute toujours tout de beaucoup d'entre elles. D'autres se créeront. Or tous les phonèmes qui les composent sont émis avec un appareil vocal identique. Tout homme peut, au prix d'un apprentissage, parler n'importe quelle langue. Bien sûr, ces langues se regroupent en familles issues d'une même origine. On peut même spéculer sur une langue originaire à toutes les autres. Mais ce qui les caractérise toutes, c'est justement leur capacité à muter rapidement, ce pourquoi on les qualifie de langues vivantes. En d'autres termes, les langues sont profondément historiques.

Les langues nous permettent d'approcher la définition du fait même de société, notion beaucoup moins évidente qu'on ne pourrait le penser. Le *Petit Larousse* définit la société comme « le mode de vie propre à l'homme et à certains animaux, caractérisé par une association organisée d'individus en vue de l'intérêt général ». En laissant de côté la notion délicate d'intérêt général, on peut d'abord, pour mieux aborder le social, s'intéresser dans cette association d'individus à ce qui n'est pas le propre de l'humain. Il existe effectivement du social chez beaucoup d'autres espèces animales ; l'expression « société animale » remonte à 1929. Mais sous cette formule, on range des logiques très différentes : il y a une profonde opposition entre une fourmilière et un groupe de chimpanzés. Pour les primates, à la différence des insectes, on doit tenir compte de la mémoire collective. Pour les fourmis, l'organisation très complexe du groupe relève de la programmation génétique. Toutes les fourmilières d'une même espèce sont semblables, compte tenu des contraintes environnementales dans lesquelles elles vivent. Certaines fourmis sont invasives et ont gagné d'autres continents : les fourmilières y sont toujours semblables. Surtout, sauf mutation génétique, ces organisations sont identiques sur des millénaires. On peut en dire tout autant des autres insectes dit « sociaux » : termites, abeilles... L'histoire de ces « sociétés » se réduit à l'évolution biologique.

Figure 1.1 : Carte des langues au xv^e siècle

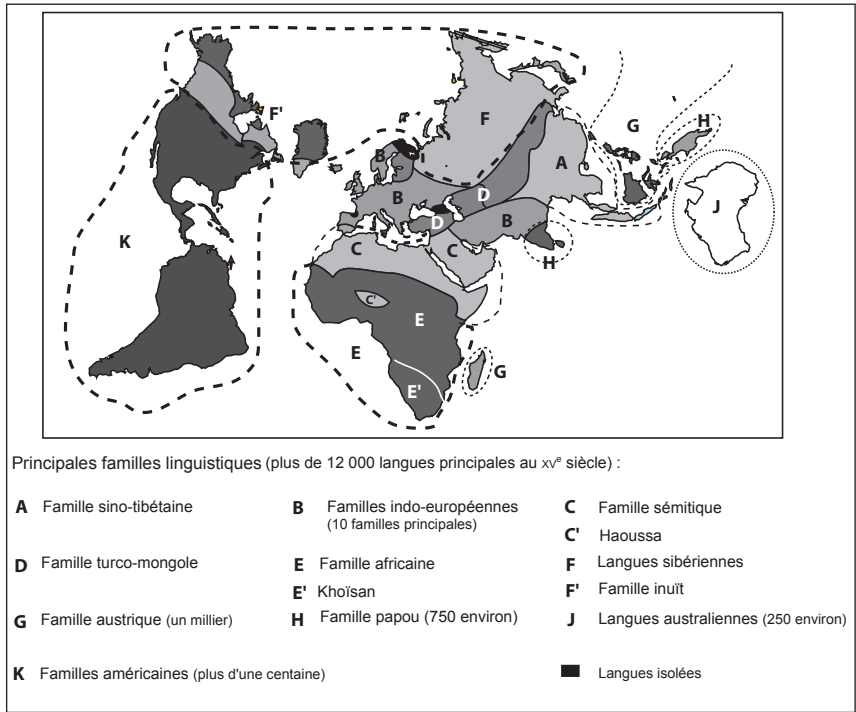
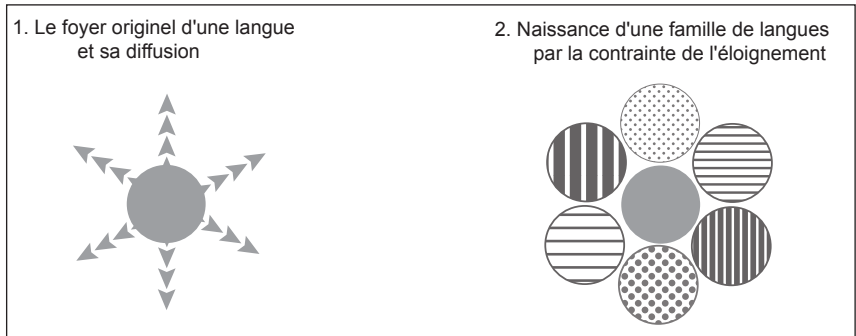


Figure 1.2 : Le modèle de Babel



En revanche, un groupe de chimpanzés en liberté diffère par nombre de traits d'autres associations de même espèce, surtout si ces dernières sont éloignées géographiquement. Ces caractères relèvent des modes de communication entre individus (sons ou gestes différents), des techniques de défense ou de prédation (par exemple, attraper des termites à l'aide d'un bâton préparé à cet effet). Il y a là de la transmission intergénérationnelle et de la diffusion de l'innovation. La temporalité n'est plus la même que pour les fourmis. Pour les insectes, il n'y a que de l'évolution génétique, de l'histoire naturelle très lente. En revanche, pour les primates, il y a bien, à proprement parler, de l'historité, de l'invention et de la communication qui n'ont rien de génétiquement programmé. Il faut, évidemment, certaines caractéristiques biologiques pour que l'innovation et la transmission puissent se produire (un cerveau complexe, des mains, des possibilités d'émettre des sons variés et d'effectuer une gestuelle complexe, etc.). Mais les techniques et la communication des chimpanzés ne sont pas plus inscrites dans leur patrimoine génétique que les langues ne le sont dans celui de leurs cousins humains. Nous sommes là dans ce qui est proprement social : on peut parler précisément d'historité. Remarquons que ces traits sociaux ont aussi une géographie : l'éloignement entre des groupes de chimpanzés rend leurs histoires différentes. Tous n'ont pas accompli les mêmes innovations et ne les transmettent pas de façon équivalente.

Ces traits proprement sociaux, aux antipodes du fonctionnement de la fourmilière ou de la ruche, ne sont pas l'apanage des seuls primates, humains compris. On ne cesse d'en découvrir chez d'autres mammifères (modes de chasse et types de hurlement dans les hordes de loups, transmission de l'information chez certains rats...), mais aussi parmi les oiseaux (certaines espèces ont des modulations de leur chant dont la géographie est différenciée, des éléments de ce mode de communication sont ainsi transmis aux jeunes sans avoir été préprogrammés génétiquement). Le social n'est donc pas le propre de l'homme. Il n'en reste pas moins que cette particularité a été portée au plus haut point par notre seule espèce, qu'on peut donc qualifier d'hypersociale.

Conclusion de ce premier point : le social, qui n'existe évidemment jamais seul, qui est enchâssé dans du biologique, lui-même fait de matière, est la clé d'une différenciation spatiale et temporelle très particulière. La raison première est la forte capacité du social à muter. On peut même dire qu'il n'est jamais égal à lui-même. Une langue vivante change constamment ; il en va de même pour les techniques, les représentations

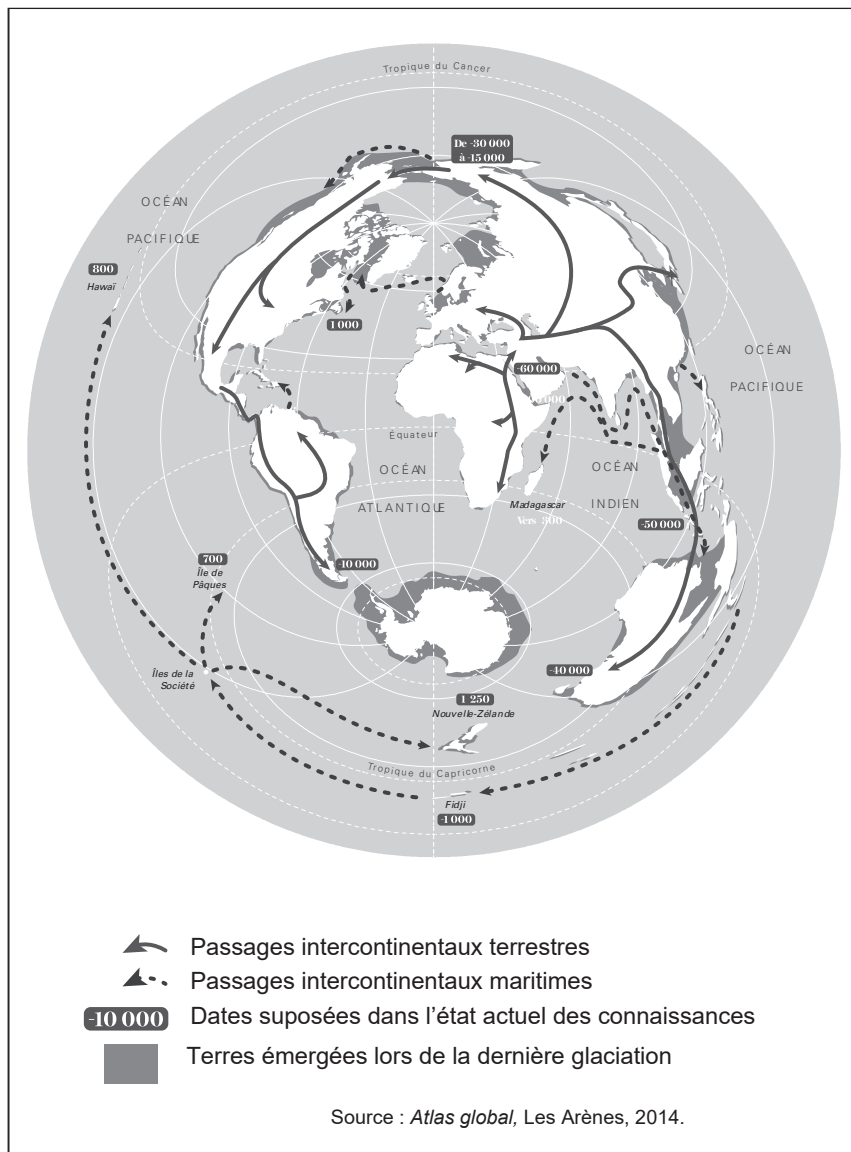
collectives ou les mœurs. La diffusion et la transmission de ces mutations, ne peuvent être à longue portée, dans la durée comme dans l'étendue : d'où la forte variabilité du social d'un moment à un autre, son historicité, et, symétriquement, sa grande diversité géographique. Voilà pourquoi on a affirmé dès la première phrase de ce chapitre que l'espèce humaine est socialement historique et géographique. Seul ce qui est social relève de la géohistoire.

2. Première explication de la diversification historique : la mobilité de l'espèce humaine (Distance 1)

Il découle de la partie précédente qu'il y a un rapport entre la dispersion et la diversification. Or aucune espèce vivante n'est aussi présente sur l'ensemble de la surface terrestre que les hommes. Les plantes et les animaux également mondialisés l'ont été par l'action humaine, que ce soit volontaire (les espèces domestiquées) ou involontaire (les parasites). Pour comprendre cette diffusion, il faut tenir compte de la mobilité assez forte des humains, mais aussi de leur capacité à s'adapter à presque tous les milieux, à ce qu'on peut appeler l'ubiquité humaine.

Si les hommes n'ont pas la capacité de parcourir sans artefact des milliers de kilomètres en peu de temps, comme certains migrants, il ne faut pas néanmoins sous-estimer leur mobilité. À raison d'une vingtaine de kilomètres par jour, un adulte persévérant s'éloigne, en un trimestre, d'environ 2 000 km, soit 5 % de la circonférence terrestre. Certes, un groupe humain complet, avec petits enfants et vieillards, va bien moins vite, mais n'est jamais assigné à résidence comme beaucoup d'autres êtres vivants. En effet, le facteur décisif de la mobilité humaine est la possibilité de survivre et même de prospérer dans des environnements naturels variés. Des milieux polaires aux déserts chauds, des hauts plateaux himalayens ou andins aux mangroves tropicales, il n'y a presque pas de contexte que des sociétés humaines n'aient su utiliser et transformer.

Figure 1.3 : Diffusion de l'espèce homo sapiens



Évidemment, cela n'est possible que par la maîtrise de moyens d'agir sur la nature, le plus souvent en créant des micro-milieus moins défavorables aux humains que l'environnement plus global. Le feu, dont le contrôle est bien antérieur à l'*Homo sapiens*, a joué un rôle décisif. L'amélioration progressive de la technique du micro-environnement personnel (le vêtement) ou collectif (l'habitat) a permis d'élargir l'aire de l'écoumène. Ainsi, on considère que sans l'invention des aiguilles à chas, permettant de coudre des vêtements ajustés, le peuplement de la Sibérie orientale en pleine période glaciaire n'aurait pas été possible, donc pas non plus le peuplement de l'Amérique par l'isthme de Béringie.

Cette ubiquité humaine justifie que la première logique géohistorique soit la diffusion, processus que les géographes ont depuis longtemps modélisé. Il y a même eu un temps, à la fin du xix^e siècle, où les logiques de diffusion ont pu sembler l'explication ultime de la diversité anthropologique. Cette école dite diffusionniste, dont le fondateur fut Franz Boas (1858-1942), élève du géographe Friedrich Ratzel, était à la fois une réaction et une articulation avec l'explication évolutionniste ; combiner le temps et l'espace, l'idée d'étapes historiques successives et le constat de la diversité humaine, a été une préoccupation au sein des sciences sociales en voie de formalisation, en particulier à l'articulation de l'histoire et de l'anthropologie. On peut considérer ces réflexions comme des prémisses de la géohistoire.

L'ubiquité humaine n'est pas seulement due à la capacité à recréer des petits milieux identiques, sinon, nous n'aurions pas là une piste explicative pour la diversité des sociétés. Elle est tout autant la conséquence de la capacité à tirer profit de milieux très variés. Une belle illustration en est fournie par le peuplement des îles du Pacifique. La diffusion des peuples polynésiens s'est faite à partir d'un noyau anthropologique assez restreint. Les différents peuples insulaires ont des patrimoines biologiques assez semblables, une même famille linguistique (groupe malayo-polynésien), et pourtant une assez grande diversité des structures sociales, puisqu'on y trouve, avant l'arrivée des Européens, des pêcheurs-cueilleurs et des agriculteurs-éleveurs, des royautes et des sociétés sans État, des groupes modestes et des ensembles de plusieurs centaines de milliers de personnes, avec de très grandes variations de densité.

On peut considérer que chaque cas représente, au moins en partie, une réponse à un milieu différent (grands archipels et petites îles, terres montagneuses et atolls, climat tropical humide ou presque tempéré...).

On peut construire un raisonnement assez semblable sur la diversité des peuples de l'Amérique avant l'arrivée des Européens. Si l'on excepte les Inuit de l'Arctique, présents d'ailleurs aussi au nord de la Sibérie orientale, qui sont les derniers venus, pratiquement tous les Amérindiens descendent de groupes de migrants venus de Sibérie lors de la dernière glaciation. On distingue deux mouvements de migrations, l'un il y a 35 000 ans environ, l'autre vers – 11 000. Mais les différents migrants se sont semble-t-il beaucoup métissés et, de fait, les anthropologues de l'Amérique trouvent aux peuples premiers un « air de famille » (Christian Duverger) avec un même groupe linguistique mongolique. En même temps, la diversité des configurations sociales est encore plus nette que chez les Polynésiens. Au xv^e siècle, on trouve aussi bien des grands « empires » (aztèque et inca, mais ils ont eu beaucoup de prédécesseurs) que des cités-États (mayas), des cultivateurs sans États (les Hurons), des chasseurs-cueilleurs (les Patagons), des agriculteurs sur brûlis (les Tupis), des pêcheurs cueilleurs de coquillages (les Nootkass)...

3. Seconde explication de la diversification historique : la nécessaire proximité (Distance 2)

Les traits sociaux rencontrés chez des animaux se trouvent toujours dans des espèces qui élèvent leurs petits : des oiseaux et surtout des mammifères. Il y a un lien évident entre la transmission intergénérationnelle et le développement de caractères acquis, non innés. Or, nulle espèce vivante n'est amenée à prendre en charge aussi longtemps ses descendants que les humains. Aujourd'hui où la scolarité se poursuit pour beaucoup longtemps à l'université, il peut sembler évident qu'il faut un long apprentissage pour pouvoir participer ultérieurement à l'ensemble de la

vie économique et sociale. D'abord, on ne peut que relever la longue période durant laquelle le petit humain est totalement incapable de pourvoir seul à ses besoins les plus élémentaires, ne serait-ce que s'alimenter. Alors que chez les petits herbivores, comme les gazelles, pour qui la mobilité rapide est la principale garantie de survie, les individus âgés seulement de quelques heures doivent pouvoir suivre le troupeau, l'enfant humain, en revanche, n'aborde la marche qu'au bout d'un an environ et reste longtemps incapable de suivre sans aide un déplacement un peu long.

Il y a, à cette très longue période infantile, une raison biologique simple : les humains naissent particulièrement prématurés. Il y a une contradiction naturelle entre la station debout et la taille importante du cerveau. En effet, la bipédie s'est traduite très tôt (c'était déjà, semble-t-il, le cas de Lucy il y a trois millions d'années) par un rétrécissement des hanches et une modification, par rapport aux autres primates, du cheminement de l'accouchement. Inversement, la tête du bébé humain est devenue plus grosse que celle de ses cousins primates, à mesure que le cubage cervical augmentait. Une première conséquence est que l'accouchement est plus douloureux naturellement pour les humaines que pour les autres mammifères, alors que le nombre de petits est en général très limité. La survie de l'espèce est donc passée par des naissances tôt dans la formation du fœtus. Comparé à un petit zèbre ou un lionceau, le bébé humain est très inachevé ; il nécessite beaucoup de soins pendant longtemps, donc la présence d'adultes autour de lui et pas seulement de sa mère allaitante. Il faut durablement le porter, le protéger, l'alimenter même après son sevrage, alors qu'un jeune chimpanzé s'alimente seul dès qu'il a quitté le sein maternel.

Cette caractéristique biologique particulière de l'humanité représente un double facteur de socialisation. D'une part, la période d'apprentissage, donc de transmission intergénérationnelle, est particulièrement longue. Il y a là une raison forte à l'historité humaine. Les traits acquis peuvent être nombreux et largement transmis : langages, techniques, mémoires diverses. D'autre part, pour survivre, le petit humain a besoin d'appartenir à un groupe soudé, une société aux liens très forts. La mère seule n'y suffit pas, d'autant plus qu'elle-même nécessite aide et protection un peu avant et un peu après les couches. La survie de l'espèce humaine n'a pas pu être l'affaire de solitaires ou même de groupes minuscules. La cohésion de ces ensembles humains, la coordination des actions menées

supposent des acquis complexes, à commencer par un langage élaboré. Complexité des liens sociaux tissés entre les membres d'une société humaine et reproduction d'une espèce particulièrement vulnérable dans son jeune âge sont ainsi liées. Production du social et reproduction biologique sont interdépendantes.

Or les traits sociaux ainsi produits et transmis, ne reposant sur aucun acquis biologique, sont extrêmement mutants. On a déjà noté le caractère vivant du langage. Il en va de même pour l'ensemble des structures des sociétés : organisation de la parenté, du pouvoir, vision du monde, manière de se procurer les biens nécessaires, techniques, mœurs, vêtue, pratiques alimentaires..., tout ce que dont l'anthropologie donne une description infiniment variée. De ce fait, on comprend mieux la double diversité des sociétés humaines : elles changent dans le temps, elles ont une histoire proprement sociale, elles sont diverses dans l'espace, leur géographie est tout aussi sociale. En effet, les liens sociaux nécessaires pour la cohésion du groupe, ne serait-ce que pour garantir sa reproduction intergénérationnelle, à la fois biologique et idéelle, supposent beaucoup d'interrelations, donc de proximité. Rien d'étonnant qu'il y ait alors une forte diversification spatiale, une régionalisation des sociétés.

4. Contradiction entre diffusion et nécessité de proximité : la fabrique des territoires

La présence de caractères sociaux non innés, rencontrés chez certains oiseaux très modestement, chez certains mammifères plus notablement, avec beaucoup de complexité chez des grands singes, est hypertrophiée au sein des groupes humains au point d'en faire la particularité même de l'humanité : sa socialité* [DIAMOND, 2000]. Cette spécificité découle de la contradiction entre les deux distances qui régissent l'espèce humaine. D'un côté la mobilité (D1) explique la présence des hommes sur presque toutes les terres émergées. D'un autre, le besoin de liens sociaux nécessite beaucoup de proximité (D2). Il y a là une contradiction dont découlent à la fois le grand nombre de sociétés et leur forte différenciation. Les caractères sociaux étant fort mouvants, s'ils ne sont pas l'objet d'échanges

réguliers, ils divergent rapidement à partir d'un tronc commun. Ainsi les langues latines sont cousines mais différentes.

Toutes ces sociétés ont besoin de maîtriser une portion de la surface terrestre pour en tirer les ressources nécessaires à leur reproduction. Cet espace maîtrisé, approprié, par le groupe représente le support matériel, mais aussi imaginaire, de ses transactions, de ses productions (chasse, cueillette, agriculture, industrie...), de sa reproduction. C'est dans cet espace que s'accumulent les artefacts qui conservent une part des richesses produites (greniers, banques...), de ses lieux de savoir ou de pouvoir (grottes ornées, bibliothèques, temples...). Cet espace est donc une composante nécessaire de la société qui le produit constamment, c'est son *territoire*. Elle peut s'y identifier ; elle est souvent amenée à le défendre. Les groupes humains, territoires compris, se construisent fréquemment face à d'autres ensembles humains. La cohésion, l'identité, ont souvent pour réciproque l'altérité, l'opposition, voire le conflit.

L'effort de cohésion d'une société, le tissage permanent de son unité, s'il a toujours une dimension géographique, plus précisément territoriale, concerne nécessairement toutes ses composantes. La réflexion sur la force de la cohésion a été particulièrement bien menée, au XIV^e siècle, par un très grand penseur du social, Ibn Khaldoun [MARTINEZ-GROS, 2014] ; son analyse est d'autant plus actuelle qu'elle s'est particulièrement portée sur des formes de sociétés très éloignées de l'État-nation, les tribus nomades. Cela permet de généraliser la notion clé de la cohésion, la très forte solidarité systémique d'une société, qu'Ibn Khaldoun nomme *asabiyya*^{*}, terme si difficile à traduire qu'il vaut mieux lui garder sa forme arabe¹. La dimension géohistorique de l'*asabiyya* est ainsi la territorialité.

1. *Asabiyya* (selon la transcription graphique la plus courante) est un mot d'arabe ancien qu'Ibn Khaldoun réinterprète dans la *Muqaddima* (les *Prolégomènes*) pour désigner ce qui fait la cohésion d'un groupe. Le mot est très difficile à traduire ; en première approche, on peut le comprendre comme le sentiment d'appartenance à la tribu, mais aussi les liens du sang, la solidarité du clan... Mais il n'est pas limité aux seuls liens familiaux même très élargis : on peut entendre par *asabiyya* tout l'idéal qui construit, reproduit et légitime la cohésion d'une société. Le fait que la notion ait été pensée pour une configuration très différente de la nation facilite aujourd'hui la généralisation de son usage à tous les types de cohésions sociétales.